

# Fascisme italien, racisme et antisémitisme

**A propos du livre de Francesco Germinario «Fascisme et antisémitisme. Projet racial et idéologie totalitaire» (Fascismo e antisemitismo. Progetto razziale e ideologia totalitaria, Laterza, 2009)**

[Cet article fait partie d'une série de comptes rendus qui porteront sur «L'antisémitisme et le négationnisme vu d'Italie». Ces articles tenteront de présenter succinctement les résultats de quelques travaux menés par des historiens dont les ouvrages n'ont pas été traduits en français, notamment ceux de Francesco Germinario, Alessandra Tarquini et Claudio Vercelli, parce qu'ils apportent de nouveaux éclairages.]

## **Quelles sont les principales caractéristiques du fascisme ?**

Dans son livre, F. Germinario cite la longue définition du fascisme en dix points présentée par Emilio Gentile (2006) et qu'il semble partager : *«Un mouvement de masse agrégeant les classes, mais où prévalent les classes moyennes parmi les cadres dirigeants et les militants. [...] 2. Une idéologie "anti-idéologique" et pragmatique, qui se proclame antimatérialiste, anti-individualiste, anti-libérale, antidémocratique, antimarxiste, à tendance populiste et anticapitaliste. [...] 3. Une culture fondée sur une pensée mythique et un sens tragique et activiste de la vie conçue comme manifestation de la volonté de puissance [...]. 4. Une conception totalitaire du primat de la politique [...] 5. Une éthique civile construite sur le sacrifice total de l'individu à la communauté nationale, sur la discipline, la virilité, la camaraderie et l'esprit guerrier. 6. Un parti unique chargé de pourvoir à la défense armée du régime, de sélectionner les cadres dirigeants et d'organiser les masses au sein de l'État sous la forme d'une mobilisation permanente par l'émotion et la foi. 7. Un appareil de police qui prévient, contrôle et réprime les dissensions et l'opposition sans hésiter à recourir à la terreur organisée. 8. Un système politique ordonné autour de fonctions strictement hiérarchisées et désignées d'en haut – système dominé par la figure du "chef", investi d'un caractère sacré et charismatique [...]. 9. Une organisation corporative de l'économie [...]. 10. Une politique extérieure inspirée par le mythe de la puissance et de la grandeur nationale, avec pour objectif l'expansion impérialiste.»*

## **Racisme colonial et antisémitisme**

Selon F. Germinario, sous Mussolini, on observe une différence importante entre racisme colonial et antisémitisme, même s'ils entretiennent des liens étroits puisque tous deux reposent sur une animalisation des Africains et des Juifs. Le racisme colonial coexisterait pacifiquement avec le fonctionnement «normal» des sociétés libérales-démocratiques puisque sa cible serait **extérieure** à l'Etat-nation (j'ajouterai cependant qu'elle peut aussi devenir une cible intérieure, comme c'est désormais le cas des personnes considérées comme «musulmanes» en Europe); par contre, l'antisémitisme mènerait plus directement au totalitarisme car sa cible serait principalement **intérieure**.



*Hebdomadaire fasciste prônant «la défense de la race» et dont la couverture combine tous les stéréotypes et les phénotypes.*

Fondées sur le mythe du progrès, les sociétés (capitalistes) libérales ont «valorisé le processus de civilisation» et leur «mission civilisatrice» vis-à-vis des peuples coloniaux. Face à leur ennemi extérieur imaginaire (l'ancien tiers monde), ces sociétés ont prétendu «civiliser» des peuples qu'elles jugeaient «inférieurs», «sauvages» ou «barbares». Leur projet ne passait pas par l'extermination totale, même si, pourrais-je ajouter, les massacres ont abondé au cours de l'histoire des impérialismes européens –à commencer par ceux commis par l'armée française à Sétif, Guelma et Kherratta en 1945 (de 3 000 à 30.000 morts) mais aussi à Madagascar en 1947 (de 11 000 à 100 000 morts).

Face à un ennemi intérieur imaginaire jugé dangereux et tout-puissant (les Juifs), les mouvements antisémites de masse du vingtième siècle furent amenés à définir un projet exterminateur, donc totalitaire<sup>1</sup>, en vue de la création d'un «homme nouveau», incarnant, dans le cas italien, les vertus des Romains et de leur ancien empire, les qualités d'une mythique race «aryo-romaine» (?!).

Il ne faut pas confondre, selon l'auteur, le processus externe de racialisation concernant les colonies italiennes, avec le processus interne de racialisation de la nation italienne, qui n'était pas fondamentalement antisémite au départ.

Pour F. Germinario, cette différence entre racisme colonial-fasciste originel et antisémitisme d'Etat bien postérieur explique l'évolution du régime après l'adoption des lois raciales en 1938. Même si Mussolini a toujours été soutenu par une fraction de propagandistes violemment antisémites, de nombreux Juifs étaient membres du Parti fasciste, et le Duce tint, jusqu'en 1938, des propos contradictoires (donc parfois positifs) sur les Juifs. Par exemple, il prit soin, en 1920, de déclarer que «le bolchevisme, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas un phénomène juif» et que l'Italie ne connaissait «pas l'antisémitisme et nous croyons qu'il ne le connaîtra jamais». Le parti fasciste fut

---

<sup>1</sup> Selon F. Germinario, l'antisémitisme n'a pas besoin de mettre en place camps d'extermination pour se révéler totalitaire.

l'un des rares partis d'extrême droite en Europe à «*ne pas avoir prévu, dans son programme politique, des mesures plus ou moins explicitement antisémites*<sup>2</sup>».

Le régime fasciste accentua ses traits totalitaires quand il se «germanisa», tout en tentant de maintenir une certaine indépendance critique par rapport aux théories biologiques nazies. Pour F. Germinario, ce ne furent pas les conquêtes coloniales (Ethiopie, Somalie, Erythrée et Lybie) qui contribuèrent à accentuer le poids et le rôle de l'antisémitisme dans l'idéologie fasciste mais son objectif totalitaire. De moins en moins solide, le régime aurait décidé de mobiliser la population contre un **ennemi intérieur imaginaire** qu'il fallait balayer de la surface de la terre, si l'on voulait faciliter l'avènement de l'«homme nouveau» annoncé par le fascisme. L'antisémitisme aurait servi d'accélérateur pour radicaliser les traits les plus totalitaires du régime et tenter de lui donner un nouveau souffle.

S'il existait bien quelques théoriciens antisémites italiens, aucun n'avait d'envergure, selon F. Germinario. Parfois ils bricolaient des «théories» mal ficelées ; parfois ils puisaient leur inspiration chez des auteurs étrangers (essentiellement allemands puisque apparemment ils ignoraient, volontairement ou pas, la «richesse» théorique de l'antisémitisme français<sup>3</sup>), donc peu susceptibles de soulever l'enthousiasme des nationaux-fascistes, ou alors dans le vieil antijudaïsme catholique qui ne convenait pas non plus au fascisme. Mussolini et son parti voulaient «nationaliser les masses<sup>4</sup>» dans un sens totalitaire, et pour cela ils ne désiraient, du moins au départ,

– ni s'appuyer sur l'Eglise catholique : toujours hostile à l'unité italienne parce qu'elle craignait d'être bridée par un Etat fort, l'Eglise défendait une idéologie aux traits plutôt universalistes, ou en tout cas internationalistes, malgré son antijudaïsme pluriséculaire,

– ni reprendre à son compte les théories racistes autochtones<sup>5</sup> qui faisaient des Italiens méridionaux une race prétendument inférieure, proche des Africains ou des Sémites<sup>6</sup>,

---

<sup>2</sup> Comme Marie-Anne Matard Bonucci le souligne dans *L'Italie fasciste et la persécution des Juifs* (Perrin, 2007), la population juive était très petite (environ 50 000 personnes, soit l'équivalent d'une petite ville), et comportait peu de Juifs d'origine étrangère.

<sup>3</sup> Dans un article traduit en français en 2018, F. Germinario explique pourquoi l'antisémitisme français n'était pas exportable en Italie: «*L'antisémitisme se présente comme un univers idéologique caractérisé par une tension non résolue entre une tendance universaliste et une attitude nationaliste : d'une part – bien avant le succès éditorial des Protocoles – l'antisémitisme soutenait que les Juifs avaient entrepris de mettre en œuvre un plan de conquête mondiale impliquant tous les peuples de la planète ; d'autre part, cet antisémitisme s'était toujours associé aux diverses tendances nationalistes, non pas tant en raison d'une attitude agressive vis-à-vis des autres nations qu'en raison d'une vocation antisystème, affirmée et réitérée, à l'égard des régimes politiques libéraux. Cette tension ne devait jamais être résolue, même par les nazis ; certes, la dénonciation du complot juif mondial permettait à l'antisémitisme d'opérer selon une transversalité géographique, mais sa composante nationaliste empêchait que les thèmes soulevés dans une nation fussent tous récupérables dans une autre.*»

<sup>4</sup> Pour l'historien Georges L. Mosse, la «nationalisation des masses» est le processus par lequel une «*religion séculière extraparlamentaire*» tente d'amener le peuple à participer activement à la mystique nationale par le biais de rites et de réunions de masses, de mythes et de symboles visuels compréhensibles par tous en vue de concrétiser la volonté générale. Mosse considère que le pays où les tendances profascistes, racistes et antisémites étaient les plus puissantes en Europe avant 1914 était la France, et non l'Allemagne, mais ces tendances y auraient été contrebalancées par des tendances libérales et révolutionnaires qui n'existaient pas en Allemagne après la première guerre mondiale.

<sup>5</sup> Notamment celles de Cesare Lombroso, anthropologue, criminologue, psychiatre et médecin, de surcroît juif, dreyfusard et... sioniste ! Un vrai régal pour les antisionistes primaires ! Pour plus de détails

– ni se contenter de reproduire les théories nazies allemandes, reposant sur l’opposition entre Aryens et Sémites, et favorisant donc les divisions internes entre Italiens.

Le fascisme inventa donc sa propre version de l’antisémitisme : un antisémitisme moderne, laïc, sécularisé, relativement autonome du nazisme allemand, et qui satisfaisait son besoin de parachever une unité nationale que le libéralisme avait été incapable de mener à son terme. F. Germinario évoque en détail les journalistes et intellectuels les plus influents sous le fascisme, et il décèle parmi eux trois courants principaux pour ce qui concerne le racisme et l’antisémitisme, courants qui n’étaient pas étanches entre eux et pouvaient converger idéologiquement. Ces propagandistes mettaient en avant trois facteurs différents : **la Nation, l’Esprit et le Sang**, ce qui donna lieu à des stratégies diverses et parfois opposées.

### **Racisme nationaliste**

Les fascistes qui donnaient la priorité à la construction de la nation voulaient compléter l’unification inachevée de l’Italie et accroître la force de la nation (donc de l’Etat) en se livrant à des expéditions coloniales pour créer un nouvel Empire – quitte à entrer en guerre contre d’autres nations européennes. Ce courant ne se focalisait pas sur les Juifs, du moins tant que ceux-ci défendaient ardemment les valeurs nationalistes et impérialistes du régime. Sa priorité était d’«*améliorer qualitativement et quantitativement*» la composition ethnique de la population autochtone en favorisant les mélanges raciaux entre «Italiens» du Sud (appelés aussi «Latins», ou membres de la «race méditerranéenne») et «Aryens» du Nord de l’Italie. En effet, les nationalistes étaient parfaitement conscients des origines diverses de leurs compatriotes. Ils désiraient surtout «*nationaliser d’abord les classes subalternes*», «*annuler toutes les différences et appartenances politiques et culturelles*» existant avant l’avènement du régime, et s’assurer de leur fidélité idéologique totale. Les socialistes, les communistes, les syndicalistes combattifs et les opposants à la première guerre mondiale représentaient le principal ennemi intérieur. L’aile «gauche» de la classe dirigeante fasciste, d’origine socialiste ou syndicaliste révolutionnaire, était indifférente face à la question de l’antisémitisme. L’optimisme des fascistes-nationalistes italiens, leur croyance en un «*nationalisme moderniste*», les rendaient imperméables au «*pessimisme désespéré qui inspirait une vision conspirationniste de l’histoire dans laquelle la modernité était interprétée comme l’époque de la judaïsation définitive du monde*». Dans la vision fasciste-nationaliste, l’histoire était «*sécularisée*», elle dépendait de l’action des hommes «*contre les valeurs bourgeoises et l’hédonisme matérialiste*» ; elle ne pouvait être victime de «*forces qui agissaient dans l’ombre*», comme le prétendaient les *Protocoles des sages de Sion*.

---

sur cette personnalité complexe, on pourra lire l’article de S. Montaldo (2018). Selon cet auteur, Lombroso considérait que les races pouvaient évoluer suivant les conditions climatiques et sociales dans lesquelles ils vivaient et les «races inférieures» pouvaient donc rejoindre le niveau atteint par les «races supérieures». De plus, il accordait une importance primordiale aux «instincts animaux», à «l’atavisme» et aux «facteurs psychologiques» héréditaires chez tous les êtres humains plus qu’à des déterminations uniquement biologiques – ce qui ne rend pas ses propos plus sympathiques pour un lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle !

<sup>6</sup> Les Sémites ne sont pas un peuple historique ayant véritablement existé: au XIX<sup>e</sup> siècle, certains linguistes ont établi une classification des langues et rangé l’arabe et l’hébreu (mais aussi le berbère, le couchitique, le tchadien, l’akkadien, le phénicien, l’araméen, les langues éthiopiennes) parmi les langues dites sémitiques, en raison de leur descendance commune mythique vis-à-vis des fils de Sem (Sem étant l’un des trois fils de Noé, personnage sans aucune réalité historique). Par extension, on a rangé de façon totalement arbitraire (au XIX<sup>e</sup> siècle) une partie des peuples qui avaient parlé ou parlaient certaines langues sémitiques dans la catégorie des peuples «sémites» – ce qui est absurde.

La «régénération» du peuple devait s'appuyer sur des valeurs viriles et guerrières («*l'aventure, l'héroïsme, l'esprit de sacrifice, les rituels de masse, le culte des martyrs, les idéaux belliqueux et sportifs*», E. Gentile, 2006) comme celles des faisceaux italiens de combat en mars 1919 et des participants à la Marche sur Rome en octobre 1922. La nation devait contribuer à construire une race italienne saine, puisque ce pays était issu d'un croisement de multiples «lignées», «races» et «immigrations barbares», sans tenir compte de critères comme la forme du crâne, du nez et des lèvres, ou la couleur des cheveux. Selon E. Gentile (2006), les fascistes italiens tentèrent de créer une «*religion laïque de la Nation*» mais ce fut «*une foi partagée par peu d'hommes*».

Le nationalisme fasciste ne pouvait qu'entrer en contradiction avec l'antisémitisme quand celui-ci prit de plus en plus d'importance dans le discours officiel, car, pour les antisémites, le pouvoir et le complot imaginaires des Juifs ne se limitent jamais aux frontières d'un seul Etat. C'est aussi pourquoi Julius Evola, ce «*traditionaliste néoféodal*» selon F. Germinario, défendit les vertus d'un «racisme spirituel» qu'il présenta comme plus cohérent et plus à même de servir les intérêts du régime.

### «**Racisme spiritualiste**» (ou culturel)

Les partisans d'un racisme culturel, les fascistes qui mettaient en avant les valeurs «spirituelles», étaient radicalement hostiles aux Juifs et aux juifs. Selon Evola, «*Le racisme se présente comme un autre "pouvoir" du nationalisme, car le sentiment d'appartenance à une même "race" – même lorsque cette expression est plus un mythe qu'une idée précise – dépasse évidemment le sentiment d'appartenance à une "nation". En tant que mythe politique, la "race" est la nation vivante, qui n'est ni enfermée dans des limites juridiques ou territoriales abstraites, ni réduite à une simple unité de civilisation, de langue, d'histoire. Le sentiment de "race" va plus loin que tout cela.*» (*Sintesi di dottrina della razza*, 1941, cité par F. Germinario)

Les racistes culturels reprenaient notamment les thèses du sociologue allemand Werner Sombart: «*l'esprit juif n'est nullement lié à la personne du Juif, et, bien plus, il subsisterait même après la disparition du dernier Juif [...] l'esprit juif peut vivre chez des hommes qui ne sont pas de sang juif. [...] [il] domine en grande partie toute notre époque [...] [il] s'est déposé, "objectivé" en des milliers d'institutions et d'usages, dans notre droit, notre constitution, notre style de vie, notre économie [...]. Donc, pour nous débarrasser de l'esprit juif, [...] il ne suffit pas d'expulser tous les Juifs ; il ne suffit pas non plus de cultiver une mentalité non juive. Il convient bien plutôt de transformer la nature des institutions, de façon à ce qu'elles ne puissent plus servir de boulevard à l' "esprit juif"<sup>7</sup>*».

Les «racistes spiritualistes» voulaient forcer les Juifs italiens à abandonner toute forme d'identité religieuse et culturelle, puisqu'ils considéraient qu'ils étaient tiraillés entre leur loyauté envers l'Etat et celle envers leur religion, voire envers le projet sioniste. Mais, pour des individus paranoïaques et/ou complotistes comme le sont toujours les antisémites, ce processus de «déjudéisation» ne pouvait suffire, car un Juif qui reniait ses racines religieuses représentait en réalité «*un ennemi bien plus dangereux que celui qui proclame sa judaïté, y compris de façon visible*». La tentation était donc grande de vouloir les enfermer dans des camps, en attendant de pouvoir tous les expulser d'Italie. Selon Carl Schmitt, cet idéologue nazi qui fascine tant d'intellectuels «radicaux» aujourd'hui, «*les Juifs [...] restent toujours juifs, tandis qu'un communiste peut s'améliorer et se transformer*». Comme l'expliquait le principal théoricien de l'«antisémitisme spiritualiste», Julius Evola, les Juifs ont toujours eu «*tendance à désagréger et subvertir les valeurs de l'homme aryen*». Evola les jugeait d'autant plus dangereux que, dans sa vision fantasmagique, ils s'étaient «*infiltrés*», «*de façon camouflée*», «*dans les centres vitaux de*

---

<sup>7</sup> La citation de Sombart, reprise par F. Germinario pour illustrer les influences intellectuelles des propagandistes fascistes, est encore plus ignoble que ces extraits peuvent le suggérer puisque, dans ce passage, le sociologue pronazi s'appuie sur des citations judéophobes de saint Paul, H.S. Chamberlain, Paul de Lagarde, saint Paul et... Karl Marx !

*la société fasciste*» et avaient «*judaisé*» (les antisémites français de l'époque disaient «enjuivé») la civilisation européenne à travers le cinéma, la littérature, la presse, mais aussi les sciences, la philosophie, etc.

Evola se méfiait des conséquences de l'antisémitisme nazi qui, selon les termes de F. Germinario, risquait à ses yeux d'encourager un «*plébéisme égalitaire*», un «*égalitarisme racial*» entre les prétendus Aryens, alors qu'il privilégiait la création d'une élite virile, d'une aristocratie raciale guerrière, qui devait retrouver ses valeurs aryennes et romaines ; en même temps son «antisémitisme spiritualiste» n'était pas du tout incompatible – quoique Evola ait prétendu – avec l'antisémitisme biologique philonazi. Selon F. Germinario, plus que d'une opposition frontale entre ces deux formes d'antisémitisme en Italie, il faut plutôt parler d'une compétition pour gagner les faveurs du Duce, compétition qui s'accompagna d'une compénétration des thèses racistes avancées par les deux courants.

### **Racisme biologique**

Enfin, les défenseurs d'un racisme biologique, qui défendaient la primauté du sang, «*la communauté de sang et de nation du peuple italien*», étaient très influencés par l'idéologie *völkisch* (nationale-populaire, profondément raciste), le nazisme et ses théories raciales. Tout comme les antisémites «*crypto-culturalistes*», ils se démenèrent pour découvrir (en vain) des différences entre les Italiens juifs et non-juifs. Mais ils furent évidemment incapables d'élaborer une définition biologique de la judéité, même s'ils essayèrent de mobiliser les ressources de la médecine, de l'anthropologie, de la statistique et de la démographie. Et cela leur fut d'autant plus impossible qu'ils affirmaient en même temps que les Juifs étaient une *GegenRasse* (une «antirace», expression d'Alfred Rosenberg approuvée par Hitler) issue de mélanges ethniques pluriséculaires. Malgré leurs efforts, les thèmes de la race et du racisme n'occupèrent pas une place centrale dans la doctrine officielle du régime mussolinien pendant les quinze premières années, même si le racisme colonial italien s'appuyait sur la «*naturalisation des différences physiques*» et le «*critère de la visibilité*» – ce qui prépara le terrain à l'antisémitisme d'Etat.

Selon F. Germinario, le courant fasciste qui voulait établir des lignes de démarcation biologiques entre les Italiens ne prit de l'importance qu'à partir de la seconde moitié des années 1930. Il s'épanouit pleinement sous la République sociale italienne (dite de Salò), de septembre 1943 à avril 1945, lorsque le fascisme italien se «germanisa» et que environ 25% des Juifs vivant en Italie furent arrêtés, internés, puis fusillés ou déportés avant d'être exterminés. Lorsque Mussolini décida de centrer sa politique sur des arguments raciaux et biologiques à partir de 1938, le régime abandonna les «*notions élastiques et crypto-universalistes de l'Esprit*» national-fasciste, pour privilégier l'opposition entre les «*racés jeunes*» viriles et actives (les «Aryo-Italiens») et la «*vieille race*» juive. Une fois «régénérée», l'Italie devait s'atteler à une «*régénération raciale du continent européen*». Elle rejoignait ainsi le projet nazi qui, dès le départ, s'était présenté comme une révolution qui devait s'étendre de l'Allemagne au monde entier. La critique fasciste de la bourgeoisie qui avait une tonalité «*économique et politique favorable à une perspective corporatiste*» se transforma en adoptant le «*paradigme antibourgeois et antimatérialiste de l'univers idéologique antisémite*». De la primauté du corporatisme fasciste (fondé sur la reconnaissance de classes sociales), on passa à la primauté de «l'aryanité» comme «*fondement du nouvel ordre économique et social*»

## Aux origines du différentialisme<sup>8</sup> actuel

L'expérience du fascisme italien permet à Germinario de souligner l'existence, bien avant même 1945, d'un **différentialisme** raciste et antisémite, différentialisme aujourd'hui prédominant à l'extrême droite – mais pas seulement.

Selon F. Germinario, ce dualisme au sein de l'antisémitisme, entre ses dimensions culturelle et biologique, existait déjà chez le socialiste fourriériste Alphonse Toussenel (1803-1885). Celui-ci établissait une différence entre ceux qu'il appelait les «Hébreux» et les «Juifs» : le terme «Hébreux» désignait la bourgeoisie financière qui avait un code de comportement typiquement «*hébraïque*», tous les «*parasites improductifs qui vivent du travail d'autrui*», les «*trafiquants*», quelles que soient leur religion ou leurs origines, alors que «les Juifs» étaient ceux qui étaient racialement Juifs, qui avaient du «*sang juif*», puisque Toussenel était un partisan enthousiaste des races<sup>9</sup>.

J'avancerais ici une hypothèse : la distinction qu'établissait Toussenel entre Hébreux et Juifs ne se retrouve-t-elle pas aujourd'hui dans la distinction entre «sionistes» et Juifs ? Dénoncer le «sionisme» c'est souvent cibler l'Etat d'Israël et la politique de ses gouvernements, mais aussi **parfois (pas toujours)** les Israéliens et les Juifs à qui l'on attribue généreusement les mêmes tares (réelles ou imaginaires) qu'a cet Etat, donc les «racistes», les «impérialistes», les «partisans de l'apartheid», etc. Attaquer les «sionistes» est beaucoup moins dangereux que de viser les Juifs. Cela permet de diffuser un discours au vernis anti-impérialiste, antiraciste, anticolonialiste, de gauche, tout en recyclant de vieux stéréotypes antisémites voire antijudaïques. «*Le seul véritable racisme dans le monde aujourd'hui est celui pratiqué par le sionisme national et international. Un racisme enraciné dans l'histoire, la culture et la religion mais, certainement, la seule véritable puissance raciste et génocidaire identifiable*», proclame un Manifeste publié en 1987. Quelle est la couleur politique de ses auteurs ? Bien malin celui qui pourrait deviner qu'ils s'agit d'un texte écrit par des fascistes italiens, tant ses mots et son raisonnement se retrouvent fréquemment dans la propagande gauchiste ou «antisioniste» !

Soulignons un dernier aspect de l'analyse du fascisme par F. Germinario, visiblement inspiré ici par Foucault et ses théories sur la biopolitique : selon lui, l'Etat totalitaire italien voulait contrôler le «corps» des Juifs, corps incontrôlable pour les fascistes tant sur le plan biologique (le Juif ayant toujours été accusé de ne pas être viril, voire d'être efféminé, donc de remettre en cause les frontières «naturelles» entre le masculin et le féminin) que territorial- étatique (le Juif étant considéré comme cosmopolite et nomade par essence, pour les antisémites).

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, 2 mars 2021

---

<sup>8</sup> Traditionnellement on distingue le racisme (généralement à base biologique) du différentialisme culturel (cf. le livre de P.A. Taguieff, *La force du préjugé*, 1990) . Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'extrême droite a tenté de rompre, du moins en surface, avec les théories racistes et antisémites à base biologique pour défendre, au nom du «droit à la différence» et de la préservation des «cultures autochtones», la culture euro-occidentale. D'où une inquiétante convergence entre les discours des fascistes, des nationalistes et... certains identitaires de gauche, postmodernes et postcoloniaux ; ils dénoncent les Lumières pour leur universalisme, leur athéisme et leur matérialisme «sectaires» ; ils croient en l'existence de plusieurs rationalités (occidentale, musulmane, africaine, asiatique, amérindienne, etc.) et de plusieurs types de «droits humains», valables uniquement pour certaines «cultures».

<sup>9</sup> Inspirée de Fourier, sa «théorie» des races établissait des analogies entre les comportements des hommes et ceux des animaux, à partir de caractéristiques fixes chez les animaux, qu'il appliquait ensuite à des races d'hommes. Par exemple les Anglais étaient une race de «corbeaux», etc. Cette «théorie» est résumée dans l'article de L. Rignol (2005), et l'on trouvera des informations plus générales sur Toussenel dans les articles de J.P. Schreiber (2001) et F. Lovsky (1950).

### **Articles disponibles sur le Net :**

Emilio Gentile, «Fascisme, totalitarisme et religion politique : définitions et réflexions critiques sur les critiques d'une interprétation», *Raisons politiques*, 2006/2, n° 22 (cairn.info)

F. Germinario, «Entre "infortune" et "fortune" de l'antisémitisme français dans l'antisémitisme fasciste. L'image de la France dans *La difesa della razza*», in *La pensée de la race en Italie*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, (books.openedition.org)

Fadiev Lovsky, «L'antisémitisme rationaliste», *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, n° 3, 1950 (persee.fr)

S. Montaldo, «Le début de la pensée raciste de Lombroso (1860-1871)», in *La pensée de la race en Italie*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018 (books.openedition.org)

Loïc Rignol, «Alphonse Toussenel et l'éclair analogique de la science des races», *Romantisme*, 2005/4, n° 30 (cairn.info)

Jean-Philippe Schreiber «*Les Juifs, rois de l'époque* d'Alphonse Toussenel, et ses avatars : la spéculation vue comme anti-travail au XIX<sup>e</sup> siècle», *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 79, fasc. 2, 2001 (persee.fr)

### **PROCHAINS ARTICLES PREVUS :**

Nous essaierons de rendre compte des livres suivants, en regroupant les sujets ou les auteurs lorsqu'ils se recoupent :

Michele Battini, *Il socialisme degli imbecilli. Propaganda, falsificazione, persecuzione degli ebrei*, 2010

Francesco Germinario, *Estranei alla democrazia. Negazionismo e antisemitismo nella destra radicale italiana*, 2001 ; *Antisemitismo. Un'ideologia del novecento*, 2013 ; *La soluzione inattesa. Un'interpretazione del totalitarismo*, 2016 ; *Negazionismo a sinistra. Paradigmi dell'uso e dell'abuso dell'ideologia*, 2017 ; *Dalla razza biologica alla razza culturale. L'antisemitismo contemporaneo*, , 2019 ; *Une cultura della catastrofe. Materiali per un'interpretazione dell'antisemitismo*, 2020

Valentina Pisanty, *L'irritante questione delle camere a gas. Logica del negazionismo*, 2014

Alessandra Tarquini, *La sinistra italiana e gli ebrei. Socialismo, sionismo e antisemitismo dal 1892 al 1992*, 2020.

Claudio Vercelli, *Il negazionismo. Storia di una menzogna*, Laterza, 2013